



LES MISÉRICORDIEUX

« Heureux les miséricordieux, car
miséricorde leur sera faite. »

Matth. V, 7.

Mes frères,

En s'établissant dans le monde, l'Évangile de Jésus-Christ n'a pas seulement fait jaillir de la nature humaine de nouveaux sentiments, une nouvelle vie, il a créé aussi du même coup un langage nouveau. Pour accomplir cette révolution, il n'a pas eu besoin d'inventer des mots qui n'existaient pas encore, il lui a suffi de donner aux mots déjà employés dans la langue religieuse de l'humanité un sens nouveau et plus profond. Telle a été, par exemple, la destinée des mots si connus de *péché*, de *grâce*, de *sainteté*

d'*humilité*. Il n'est aucun de nous qui, en les entendant prononcer, ne soit aussitôt transporté dans un monde de pensées et d'aspirations morales bien loin, bien au-dessus des pensées et des aspirations que ces mots éveillaient autrefois dans l'esprit du païen de la Grèce ou de Rome.

Parmi ces mots, il en est un surtout qui n'apparaît à la fois comme un des fruits les plus beaux de cette révolution spirituelle et comme un des symboles les plus expressifs de la pensée chrétienne, c'est le mot de *miséricorde*. Il existait déjà dans les langues anciennes, dans la langue latine en particulier, mais c'est bien au christianisme, à Jésus-Christ qu'il doit sa vraie et définitive signification. La miséricorde ! la vertu que ce mot désigne ne résume-t-elle pas tout ensemble la conduite de Dieu envers les hommes et celle que les hommes devraient tenir dans leurs rapports les uns avec les autres, de telle sorte que l'on pourrait dire que tout le dogme et toute la morale de l'Évangile se concentrent dans ce simple mot ?

Ne soyons donc pas surpris si le Seigneur place la miséricorde parmi les dispositions spirituelles qu'il recommande à ses disciples au

début du célèbre discours sur la Montagne, et s'il déclare que celui qui la possède, possède aussi le souverain bien, le vrai bonheur : « Heureux les miséricordieux ! » — Méditons ensemble sur cette béatitude et, rendons hommage à cette vertu si belle, et en nos jours de discussions sociales et politiques, si souvent oubliée.

Le mot latin duquel notre expression de *miséricorde* est directement tirée, renferme une double idée : celle de la *charité* que l'homme doit entretenir dans son cœur à l'égard de l'homme, et celle des *misères* de toute nature dont l'homme est affligé. La miséricorde est donc voisine de la pitié, de la compassion ; elle en diffère toutefois en ce qu'elle est plus qu'un sentiment, plus qu'un élan de l'âme envers ceux qui souffrent, qu'elle est encore un acte, une vie. On dira de quelqu'un qu'il *a pitié*, qu'il *a compassion* de son semblable ; mais, si cette compassion, cette pitié se montre par des faits, on dira qu'il *exerce la miséricorde*.

La source première et le modèle éternel de cette vertu, où les trouverons-nous, mes frères, si ce n'est en Dieu même, le Dieu de l'Évangile.

Depuis que le mal a fait invasion sur cette terre le cri de nos misères est monté jusqu'au cœur de Dieu, et du même coup, ce cœur a tressailli. Sans cesser d'être saint et juste, sans porter atteinte à l'inviolabilité de la loi morale, Dieu a eu pitié de l'humanité tombée ; mais il a fait plus que d'en avoir pitié, il a voulu lui tendre une main secourable, il a voulu la sauver. C'est pourquoi, quand les temps ont été accomplis, quand ce pauvre monde était devenu semblable à un malade qui, après avoir épuisé tous les remèdes, désespère de sa guérison, le Père des miséricordes est descendu dans notre vallée de larmes en la personne de son Fils. Comme le Samaritain de la parabole, le Christ s'est penché sur le malheureux laissé à demi mort ; il a touché de ses propres mains, il a bandé ses plaies saignantes ; il a pris dans ses bras, près de son cœur, ce noble blessé ; il l'a relevé, il l'a guéri, il l'a sauvé au prix de sa mort — et quelle mort ! Voilà l'œuvre de la miséricorde dans toute sa simplicité et dans toute sa grandeur.

Mais — grâces en soient rendues au Dieu de l'Évangile ! — une fois entré dans le monde, cet esprit nouveau n'en est plus sorti : du cœur de

Jésus il s'est répandu dans le cœur des hommes qui ont cru à ce grand miracle de l'amour divin. Objets de la miséricorde infinie, les rachetés du Seigneur ont voulu à leur tour exercer la miséricorde; ils ont répété avec l'apôtre¹: « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier, » et ils ont ajouté²: « Si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres; » puis ils sont allés à travers le monde, portant au dedans d'eux ce foyer de compassion et cherchant comme un trésor toutes les souffrances, toutes les tristesses humaines pour les guérir ou les soulager.

Ainsi entendue, mes frères, cette disposition chrétienne ouvre devant ceux qui la possèdent un champ d'activité bien grand, bien vaste, aussi vaste hélas! que celui de nos misères.

Voici venir d'abord le long cortège des misères physiques, celles qu'entraînent à leur suite ces amères réalités qui s'appellent la maladie, l'infirmité, la pauvreté, sans parler des trois grands fléaux qui tour à tour et quelquefois

¹ 1 Jean IV, 19.

² 1 Jean IV, 11.

simultanément désolent l'humanité, la guerre, la peste ou les épidémies, la famine. — L'homme miséricordieux selon l'Évangile, ce sera celui qui, au lieu de s'enfermer dans le cercle étroit de ses soucis ou de ses intérêts, au lieu de s'envelopper comme d'un manteau de ses joies ou de ses épreuves personnelles, entend retentir à ses oreilles et jusqu'au fond de son âme une plainte plus grande et plus mélancolique que celle qui s'élève des flots de l'Océan, la plainte de ceux qui souffrent et qui, après l'avoir entendue, ne se contente pas d'y répondre par une émotion passagère et stérile, mais se hâte de sortir de son repos pour y porter remède, cherchant, épiant, saisissant les occasions qui se rencontrent sur ses pas, ouvrant à la fois son cœur et sa main, donnant à celui-ci une aumône intelligente et efficace, prêtant à celui-là une assistance personnelle et cordiale, adressant à cet autre qui est peut-être un des délaissés de ce monde, une parole de consolation et d'encouragement, offrant à tous, sous des formes diverses et sans y penser, une image affaiblie sans doute, mais sincère et vivante, de la charité de celui qui « allait de lieu en lieu en faisant le bien ».

Voici surtout se déroulant, sous nos regards, l'immense chaîne des misères morales, de ces misères qui sont le fruit plus immédiat encore du péché, celles qu'engendrent l'erreur, la superstition, l'ignorance, l'incrédulité, la corruption du cœur. — Le miséricordieux selon l'Évangile sera ce disciple de Jésus-Christ qui connaissant, possédant en lui-même les lumières et les expériences de la foi, s'efforcera de la répandre dans les âmes ignorantes ou égarées. Tel ce missionnaire qui a franchi les terres et les mers pour annoncer à des peuplades sauvages, et peut-être cannibales, l'Évangile du salut. Mais tel aussi ce chrétien, quel qu'il soit, pasteur, évangéliste, diacre, simple fidèle, qui vraiment pénétré de l'esprit de Jésus-Christ et ayant pris à cœur le salut de ses frères et le bien de son Église, travaille dans l'humilité et peut-être dans l'obscurité, à amener à son Maître de nouveaux disciples et accomplit, jour après jour, l'œuvre de témoin de la vérité, tantôt auprès de ce parent, de cet ami dont, nouveau Philippe¹, il s'efforce de dissiper les préjugés et de vaincre les résistances, tantôt au

¹ Jean 1, 45-47.

chevet de ce malade qu'il relève et qu'il console par les promesses contenues dans la Parole divine, tantôt auprès de ce groupe d'enfants de l'École du Dimanche qu'il instruit avec amour pour les conduire aux pieds du Sauveur, tantôt même en présence de cet homme sceptique ou incrédule auquel il rend compte dans un esprit de douceur de son espérance chrétienne.

Mais il est une autre manière plus difficile peut-être et plus rare encore d'exercer la miséricorde.

Vous avez reçu, mon frère, de quelqu'un de vos semblables une offense directe: la médisance ou la calomnie ont lancé contre vous un de ces traits acérés qui atteignent et blessent au cœur. Ce cœur s'est aussitôt ému d'un sentiment d'indignation bien naturel, bien légitime, mais en même temps il s'est ouvert à des pensées de haine et de vengeance, que la loi de l'Évangile condamne et que condamne aussi la loi de la conscience. Vous avez gardé quelque temps — des jours, des mois, des années peut-être! — vous avez nourri au dedans de vous ces sentiments coupables; mais un jour est venu où votre conscience endormie s'est réveillée, où vous avez

entendu retentir une voix importune, mais fidèle, qui vous redisait avec force quelque'une de ces déclarations du Seigneur que vous aviez méconnues, celle-ci, par exemple, tant de fois répétée, de la prière dominicale: « Pardonne-nous « nos offenses comme nous pardonnons à ceux « qui nous ont offensés, » avec ce redoutable commentaire que le Christ y a ajouté: « Si vous « ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, « votre Père céleste ne vous pardonnera pas « non plus les vôtres. » Alors, mettant la main sur votre cœur naturel pour en comprimer les battements, les yeux tournés et fixés sur la sainte victime qui a porté les péchés du monde, vous prenez la résolution d'arracher, de rejeter loin de vous cette racine d'amertume qui, comme le dit l'Écriture¹, « bourgeonnant en haut, vous trouble » et menace de détruire votre vie spirituelle; vous voulez sincèrement tout oublier, tout pardonner, vous voulez substituer l'amour à la haine, la douceur à la violence, obéissant au précepte de l'Apôtre²: « Ne te laisse point sur-

¹ *Hebr.* XII, 15.

² *Rom.* XII, 21.

monter par le mal, mais surmonte le mal par le bien.» — Voilà encore l'œuvre de la miséricorde s'accomplissant dans le sanctuaire le plus intime de notre être moral et portant les fruits les plus beaux et les plus purs.

C'est de tous ces hommes-là qui exercent, qui possèdent cette noble vertu que Jésus a dit : « Heureux les miséricordieux ! » — Comment le sont-ils ? C'est ce que je voudrais maintenant examiner.

Et d'abord, mes frères, j'affirme qu'ils sont heureux, parce qu'il y a un grand honneur et, par suite, un grand bonheur à imiter Dieu et à continuer sur la terre l'œuvre de Jésus-Christ.

Nous l'avons remarqué, mes frères, c'est par une pensée de miséricorde que Dieu a conçu le dessein de notre salut, et c'est aussi par une œuvre de miséricorde que le Fils de Dieu a réalisé ce dessein. Quiconque entre dans cette pensée, ressaisit cet esprit et pratique la miséricorde, est un imitateur de Dieu et de Jésus-Christ. Et quel privilège, quelle grâce de remonter ainsi à sa céleste origine, d'accomplir sa véritable et immortelle vocation ! Quelle joie

pour nous, créatures d'un jour, dans cette pensée qu'en ce court instant qu'on appelle la vie, nous accomplissons l'œuvre même de Dieu, une œuvre qui demeure éternellement! Une gracieuse et poétique légende, illustrée par le pinceau d'un grand artiste, nous a raconté l'histoire de cette vierge chrétienne, qu'on a surnommée « la patronne des musiciens » et qui, au fort de ses inspirations, entendit tout-à-coup le chœur des anges célébrant la gloire du Très-Haut, et laissa échapper sa harpe de ses mains, se reconnaissant indigne de joindre ses accords aux hymnes de l'armée céleste. Eh bien! si à cette heure une voix du ciel lui avait dit: « Et toi aussi, malgré ta faiblesse, malgré ton indignité, tu fais partie par ta foi et par ton amour, de cette sainte armée; toi aussi, par tes chants, tu peux, de concert avec elle, célébrer la gloire de l'Éternel et de son Christ! » sainte Cécile ne se serait-elle pas hâtée, avec un joyeux empressement, de reprendre sa harpe et d'en mêler les harmonies avec celles des anges? — Chrétiens, voilà notre histoire. Quand nous exerçons la miséricorde, nous faisons l'œuvre de Dieu, l'œuvre de Jésus-Christ, l'œuvre de ses anges et de ses rachetés

tout indignes que nous sommes, nous jetons notre note dans la grande et divine harmonie, nous nous unissons à cette noble phalange des enfants de Dieu de tous les temps et de tous les lieux, de la terre et du ciel, qui reflètent son image et racontent sa gloire.

A cette première considération vient s'en ajouter une autre, toute pratique et personnelle, qui atteste la vérité de la parole du Seigneur : « Heureux les miséricordieux ! » C'est qu'il y a dans une vie pénétrée de cet esprit et passée dans l'accomplissement des œuvres de charité, une source intarissable de saintes et pures joies que l'homme égoïste et mondain ne connaîtra jamais.

A première vue, il peut sembler qu'entre cet homme qui suit la pente naturelle de son égoïsme, qui demeure étranger ici-bas aux douleurs de ses frères, qui passe sa vie à satisfaire ses passions où à servir ses propres intérêts, et cet autre qui entre par la sympathie en communion avec les souffrances humaines et porte en quelque mesure « ce noble fardeau du genre humain, » selon la belle expression d'un grand orateur, la différence en fait de bonheur est

tout au bénéfice du premier. Erreur, mes frères, profonde erreur! Étudiez la vie, regardez le visage, recueillez les confessions involontaires de cet homme qui ne vit que pour lui-même, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que ce n'est pas dans son âme qu'habitent la sérénité et la paix. Dans l'âme de l'égoïste il fait ordinairement sombre, il fait froid, ou si, à certains jours, à certaines heures, le feu s'allume, la flamme brille, ce n'est pas le feu qui réchauffe, la flamme qui réjouit, c'est l'explosion malfaisante de quelque sentiment de colère ou de convoitise qui dormait dans son sein. Interrogez au contraire, suivez des yeux ce disciple sincère de Jésus-Christ qui s'efforce de marcher dans le rude sentier du sacrifice et du dévouement chrétien. Ah! sans doute, il vous dira que sa vie est sérieuse, que ce n'est pas sans luttes, sans efforts qu'il suit son Maître; il vous dira que l'exercice de la miséricorde n'est pas exempt de déceptions et même de découragements, qu'il est difficile, très difficile de faire le bien et de le bien faire, mais il vous dira aussi qu'il ne voudrait pas échanger les joies austères de la compassion chrétienne contre les jouissances trom-

peuses de la vie mondaine. On parlait un jour devant une servante du Seigneur, Elisabeth Fry, dont la carrière avait été toute semée de bonnes œuvres, de ses fatigues et de sa peine. « Vous appelez cela de la peine, dit-elle avec un doux sourire ; moi, je l'appelle du bonheur. » Oui, heureux les miséricordieux !

Pourrais-je négliger, dans l'énumération de ces divers motifs de bonheur, celui-là seul que Jésus-Christ met en lumière : « Heureux, dit-il, les miséricordieux, car *miséricorde leur sera faite.* »

Que le train de la vie ordinaire ne nous le fasse pas oublier, mes frères, il nous faut tous mourir, « il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Christ pour y recevoir selon le bien ou le mal que nous aurons fait, étant dans notre corps. » Et vous le savez aussi, nous sommes tous devant ce Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, en présence de ce Sauveur qui est le saint et le juste, des créatures coupables, souillées, condamnées ; nous avons tous besoin de grâce, de pardon, de miséricorde. Cette miséricorde nous est assurée ; cette grâce, ce pardon, nous sont offerts, mais c'est à une double condition. La première, c'est que nous consen-

tions à les accepter, que nous allions comme des débiteurs insolvables, comme des mendiants, repentants, humiliés, convertis, à ce Sauveur miséricordieux dont la croix sanglante est notre seul et efficace refuge, et par lui à ce Père céleste avec lequel il nous a réconciliés. La seconde condition, c'est qu'après avoir accepté le don de la miséricorde, nous soyons résolus à exercer à notre tour la miséricorde. N'avez-vous pas été frappés de l'avertissement de l'apôtre Jacques¹ : « Il y a un jugement sans miséricorde pour celui qui n'a point fait miséricorde, mais la miséricorde triomphe de la condamnation. » Il n'en peut être autrement, mes frères : le ciel de Dieu ne peut exister sans l'amour, l'amour de Dieu et l'amour de nos frères. La porte du ciel reste donc nécessairement et irrévocablement fermée à une âme qui reste fermée elle-même au véritable amour.

C'est pourquoi, voulez-vous, ô mes frères, fuir la colère à venir, saisir dès ici-bas la vie éternelle, croyez, oh ! croyez à l'Évangile, mais de cette foi qui est opérante par la charité, par la miséricorde. — Certes, dans les jours troublés

¹ *Jacq.* III, 13.

où la Providence divine nous appelle à vivre, le champ est vaste, l'occasion abonde pour exercer cette divine vertu. Regardez autour de vous et écoutez : de toutes les sphères de la vie humaine n'entendez-vous pas s'élever et monter à vos oreilles le cri de la souffrance ? Ne rencontrez-vous pas de toutes parts les fruits amers de l'égoïsme, de l'injustice et de l'iniquité ? Les nations du monde, les nations dites civilisées, tantôt s'entrechoquent dans des guerres atroces, tantôt se surveillent avec des pensées de défiance qui sont grosses peut-être de guerres nouvelles. Au sein de chaque peuple, surtout hélas ! dans le nôtre, les partis politiques s'accusent, se calomnient, se déchirent avec une violence inouïe. Et, au milieu de ce tumulte, le vent desséchant de l'incrédulité et du matérialisme souffle avec violence sur notre société contemporaine et menace d'y tarir les sources de l'amour et de la vie. Enfin, nous voici au milieu de cette saison d'hiver, toujours si rude pour tant de malheureux, et qu'ont aggravée cette année des froids extraordinaires et pénétrants. Je n'essaierai pas de vous émouvoir par le récit de toutes les misères que vous avez vous-mêmes

rencontrées et contemplées et qui ont ému tous les cœurs. Les diacres de notre Église vont passer dans vos rangs et vous diront du geste, sinon de la voix : « Donnez, donnez aux pauvres au nom de l'Éternel¹. » J'ai la ferme espérance que vous ne serez pas sourds à leurs appels, et que vous ne ferez pas moins, vous chrétiens réformés, qui possédez le pur Évangile et qui connaissez dans sa plénitude la miséricorde divine, que n'ont fait des hommes du monde, de simples philanthropes et, tout récemment encore, les représentants de la presse politique. Vous donnerez, oui, vous donnerez largement et avec joie; à une misère et à des souffrances extraordinaires vous opposerez des sacrifices extraordinaires, et aux deux vertus cardinales, la foi et l'espérance, vous ajouterez celle qui les accompagne et les surpasse, la charité.

Amen.

¹ Ce discours a été prêché au cœur de l'hiver 1890-1891, à l'occasion de la 2^e grande collecte pour les pauvres de l'Église réformée de Paris.

